

Ĵavād ḤADĪDĪ

## ‘Aṭṭār et les poètes français

Un des aspects essentiels du romantisme fut une religiosité qui touchait au panthéisme. Poètes et écrivains se plongeaient dans un monde transcendant et invisible, un monde de rêves et de visions qu'ils ont nommé, eux-mêmes, "l'infini", "l'idéal" ou "l'Absolu". Ce faisant, ils avaient besoin de nouveaux thèmes et de nouvelles idées. Certains d'entre eux découvrirent ces idées chez les poètes mystiques persans, surtout chez ‘Aṭṭār: ils avaient assez de sources à leur disposition pour puiser de quoi enrichir leur imagination. Le *Pend-Nāmeḥ*, ou *Recueil de conseils* était traduit, dès le début du siècle, par Silvestre de Sacy. En 1863, *Mantic-Uttair*, ou *Langage des oiseaux* était traduit et commenté par Garcin de Tassy. Et vers la fin du siècle Pavet de Courteille avait publié en 2 volumes le *Tezkéreh-i Evlia*, ou *Le Mémorial des Saints*.

Le premier poète français qui se mit à l'école de ‘Aṭṭār fut Victor Hugo qui emprunta de nombreux thèmes pour la composition de son chef-d'œuvre poétique, *La légende des siècles*.

Cette œuvre magistrale, qui est considérée comme la plus grande épopée de la littérature française, devait contenir, selon le projet initial de l'auteur, trois parties différentes: «la légende des siècles» qui a donné son nom à l'ensemble de l'ouvrage,

«la fin de Satan», et «Dieu» qui sont restés inachevés. Dans les deux premières parties, c'est-à-dire dans «la légende des siècles» et «la fin de Satan», l'influence des idées de Zoroastre et du *Šāhnāmeḥ* de Ferdowsi est incontestable, ce que j'ai essayé de montrer dans mon livre *De Sa'dī à Aragon*.<sup>1</sup> Mais c'est surtout dans la partie intitulée «Dieu» que Hugo a subi l'influence de 'Aṭṭār. Les variantes et les manuscrits qui nous sont parvenus sont très révélateurs à cet égard.

Hugo était le plus orientaliste des poètes romantiques. Ami de Jules Mohl, de Silvestre de Sacy et d'Ernest Fouinet, il fréquentait aussi la Société Asiatique fondée en 1822, et le salon international de Clarke où orientalistes, poètes et écrivains de nationalités différentes se rassemblaient pour discuter des nouvelles littéraires et artistiques.<sup>2</sup> C'était dans les mêmes cercles qu'il avait recueilli les éléments essentiels de ses *Orientales* où il disait:

«Au siècle de Louis XIV on était helléniste. Maintenant on est orientaliste. Il y a un pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie ... »<sup>3</sup>

C'était ainsi que «des couleurs orientales venaient comme d'elles-mêmes, disait-il, empreindre toutes ses idées, toutes ses rêveries ... ».

Mais les *Orientales* étaient une œuvre de jeunesse et les emprunts de Hugo aux poètes orientaux étaient superficiels. Il n'en est point de même pour *La légende des siècles* composée après son exil à Jersey, puis à Guernesey. Là, loin de Paris et de ses tumultes, il avait assez de temps pour réfléchir sur la vie, la mort, la divinité, le sort de l'homme, et tant d'autres problèmes qui depuis toujours ont préoccupé les esprits les plus forts. Ce fut là aussi qu'il s'initia au mysticisme persan.

Comme nous le savons, dans *Mantiq al-Ṭayr*, «des centaines de milliers d'oiseaux» se réunissent pour se choisir un

1. *De Sa'dī à Aragon, ou l'accueil fait en France à la littérature persane*, Presses Universitaires d'Iran, Téhéran, 1373 hs/1994.

2. Voir Raymond Schwab, *La renaissance orientale*, Paris, 1950, pp.231, 239 et suiv.

3. *Les Orientales*, première édition, 1829, préface.

roi. La huppe leur dit qu'ils en ont déjà un et qu'ils n'ont qu'à partir à sa rencontre. Il s'appelle «*Simorgh*»<sup>4</sup> et niche sur le mont «*Qāf*», sommet imaginaire considéré comme le plus haut du monde. Les oiseaux, suivant les conseils de la huppe, décident de s'envoler vers ce sommet. Mais ils ne connaissent pas le chemin et il leur faut un guide. Alors, ils tirent au sort et celui-ci tombe sur la huppe elle-même, ce qui est approuvé par tous. Car elle est le plus sage des oiseaux. Elle a été le messenger de Salomon et de la reine de Sabā, et elle connaît le chemin vers le mont «*Qāf*» avec tous ses méandres, ses gorges et ses précipices.

Une fois élue, la huppe se met à préparer les oiseaux à leur grand voyage au plus haut sommet du monde. Elle leur parle des dangers qui les attendent, des difficultés qu'ils doivent surmonter, des gouffres, des abîmes, des ouragans qu'ils doivent rencontrer. Nombre d'oiseaux, effarés et stupéfaits, cherchent des excuses pour ne pas suivre le vol. Le rossignol est amoureux de la rose qu'il ne peut quitter; le paon a honte de se présenter devant le roi, avec ses pieds si laids, le griffon se croit supérieur au *Simorgh* et ne daigne pas aller à sa rencontre. La huppe a des réponses convenables pour chacun d'eux et réussit à les convaincre de partir.

Les oiseaux se mettent alors en route. Mais les obstacles sont insurmontables et les difficultés nombreuses. De sorte qu'à la fin seuls une trentaine d'entre eux réussissent à parcourir les sept étapes du vol vers le sommet. Là, sans ailes, sans plumes, chétifs et mourants, ils demandent auprès du *Simorgh* une audience qui ne leur est pas accordée et ils sont très mal reçus par «*l'huissier*» du *Simorgh* qui s'adresse à eux en ces termes:

... O vous, êtres inutiles!  
 D'où venez-vous; de quelle ville êtes -vous?  
 Pourquoi avez-vous volé vers ces hauts sommets?  
 A quoi servez-vous, ô vous, poignée d'êtres impuissants!

---

4. Oiseau légendaire qui représente, dans la mythologie iranienne, le savoir et la sagesse.

Retournez donc là où vous étiez!<sup>5</sup>

Les oiseaux se lamentent, persévèrent et réitèrent leur demande. Ils veulent connaître leur roi. Ils n'ont enduré tant de maux et de malheurs que pour le voir. Ils sont enfin reçus auprès du *Simorgh*. Mais, chose étrange, ils n'y voient qu'une lumière éblouissante qui couvre tout, et des milliers de soleils, de lunes et d'étoiles qui se prosternent devant lui. Après de longs efforts, ils réussissent à ouvrir les yeux et à soutenir la vue de la face de leur roi. Surprise plus grande encore: ils n'y voient que leur propre image. Sa Majesté le *Simorgh* est un immense miroir où tout se reflète. Plus ils y regardent, plus ils se retrouvent. L'huissier leur dit alors qu'ils ont atteint le but et qu'ils doivent s'anéantir dans le «*Tout*» pour rentrer dans l'éternité.<sup>6</sup>

Voyons maintenant ce qu'a fait Victor Hugo de cette histoire symbolique. Répétons que les parties «Dieu» et «la fin de Satan» de *La légende des siècles* sont restés inachevés et que nous ne savons pas ce qu'aurait été l'ensemble de l'ouvrage si Hugo avait pu mener à bon terme son travail. Les fragments qui existent ont été publiés après sa mort. On y trouve même des morceaux incomplets, parfois un ensemble de rimes juxtaposées que le poète avait l'intention d'insérer dans ses poèmes, ou bien des vers déjà composés mais sans rimes, ou encore de simples indications pour les pièces à composer.

Selon le plan originel de l'ouvrage, Hugo devait d'abord faire une épopée relatant l'histoire de l'humanité qui a toujours souffert dans sa lutte contre les maux de toutes sortes répandus sur la terre et provenant de Satan. L'homme réussit à se libérer de son joug, et c'est la fin de Satan qui sera renversé dans le gouffre; viendra ensuite le règne de Dieu.

Mais comment est ce Dieu que tout le monde cherche et que

5. 'Aṭṭār, Farīd al-Dīn, *Mantiq al-Ṭayr*, éd. Sanā'ī, Téhéran, 1336 (1957), p.211.

6. Nous nous sommes attardé sur le résumé du *Mantiq al-Ṭayr* afin de mettre en relief les points communs entre les poèmes de 'Aṭṭār et ceux des poètes français.

personne ne trouve? Quels sont ses attributs? Peut-on jamais le connaître? C'est pour répondre à ces questions que Hugo a recours au poète persan, et cela dans deux très longs poèmes qui constituent presque la totalité de la troisième partie de son ouvrage.

D'abord, le poète voit, loin, au dessus de sa tête, «un point noir», une ombre «sublime», qui va et vient. Attiré, il prend son envol vers l'ombre. Soudain, quelqu'un l'arrête et lui dit:

- Demeure!

En même temps une main s'étend sur son épaule. Le poète regarde de près et voit une figure étrange, «un être semé de bouches, d'ailes, d'yeux», qui jetait plus de rumeurs «qu'une troupe d'oiseaux». Le poète veut savoir qui est celui qui lui barre le chemin. Le fantôme lui répond:

-Je suis une des plumes  
De la nuit, sombre oiseau de nue et de rayons,  
Noir paon épanoui des constellations ...  
Homme, vous m'ignorez, mais je vous connais tous;  
Et je suis encore vous, même en dehors de vous ...<sup>7</sup>

Il demande au poète pourquoi il a volé jusque là et ce qu'il veut. Veut-il des «feux, des nimbes, des rayons?» Le poète ne veut rien de tout cela. Il ne veut que «Lui». A ce mot:

Tout sembla devant moi se fermer; et l'espace  
De clarté qui tremblait dans la nuit épaisse  
Sombra dans l'air plus noir qu'un ciel cimmérien.  
J'entendis un éclat de rire et ne vit plus rien ...<sup>8</sup>

Le poète insiste. Il veut savoir «Son nom» pour qu'il «le répète à jamais dans la nuit». Il entend à nouveau un éclat de rire. Il se fâche et demande:

Qui donc a ri? ... Qu'il se montre!

7. Victor Hugo, *Oeuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, 1967-1970, t.X, p.28. —Je tiens à remercier ma collègue, Madame Mahvache Ghavîmî, qui a mis gracieusement à ma disposition les tomes où j'ai puisé ces citations.

8. *Ibid.*, p.33. A comparer avec le *Mantîq al-Ṭayr*, p.211.

Alors, il voit «monter du fond de l'abîme un suaire» dont «les plis vagues jetaient une odeur d'ossuaire». C'était le suaire qui avait ri. Le poète frémit et se met à pleurer. Le suaire lui demande:

Veux-tu ...  
Comprendre, déchiffrer, lire, être un ébloui?  
Veux-tu planer plus haut que la sombre nature?  
Veux-tu dans la lumière inconcevable et pure  
Ouvrir les yeux, par l'ombre affreuse appesantis?<sup>9</sup>

Le poète le veut bien. L'être étrange lui touche le front du bout du doigt, et il s'endort.

Ici se placent quelques lignes que Hugo a notées en bas de son poème. Il écrit: «Puis le réveil». Il ajoute ensuite «Après la mort».<sup>10</sup> Mais la suite du poème montre qu'il s'agissait bien d'un sommeil:

Spectre, tu m'as trompé, je ne sais rien encore.

La discussion continue donc. Le poète veut, à tout prix, savoir «Son nom», c'est -à-dire le nom de Dieu. Il entend alors des murmures qui lui viennent de toute part. Le fantôme géant se répand en voix,

Qui sous ses flancs confus murmuraient à la fois.<sup>11</sup>

Voici leurs réponses à la question du poète qui veut toujours savoir le vrai nom de Dieu:

La première voix:

Les rudes bûcherons sont venus dans le bois.  
Si tu ne vois pas nie, et doute si tu vois!<sup>12</sup>

La deuxième voix:

Né nous demande pas, ô songeur, qui nous sommes ...  
Nous sommes vos échos, vous êtes nos reflets;  
Car, tout est l'unité. Forme joyeuse ou triste,  
Tout se confond dans tout, et rien à part n'existe,  
O vivant! Et sais-tu ce que dit l'abîme ? Un ...

9. *Ibid.*, p.37. A comparer avec le *Mantiq al-Tayr*, p.211.

10. Peut-être le poète envisageait-il des conclusions différentes.

11. *Ibid.*, p.39.

12. *Ibid.*, p.43.

... Et toi, tu cherches Dieu?

Hélas!<sup>13</sup>

La troisième voix:

Qui que tu sois, redoute, au gouffre où tu te plonges  
Le vague coudoisement des vains passants des songes.<sup>14</sup>

La quatrième voix:

Malheur aux imprudents penchés sur l'Absolu!  
Pour avoir trop sondé, pour avoir trop voulu.<sup>15</sup>

La cinquième voix:

Ah! C'est l'obscurité, c'est la source profonde  
Que ton œil veut scruter, que veut fouiller ta sonde.<sup>16</sup>

La sixième voix:

Et d'abord, de quel Dieu veux-tu parler?  
Dis. Est-ce du Dieu peint en jaune, en rouge, en bleu?<sup>17</sup>

Le poète répond:

- Je veux le nom du vrai, criai-je, plein d'effroi,  
Pour que je le redise à la terre inquiète.<sup>18</sup>

Ces voix qui sont très nombreuses et qui représentent des théologies différentes, continuent ainsi leur discussion avec le poète qui, enfin, ne trouve de réponse à sa question que par des oiseaux magiques. Ce sont la chauve-souris, le hibou, le corbeau, le vautour, l'aigle, le griffon, etc. Eux aussi représentent des idéologies différentes:

D'abord, c'est la chauve-souris. Elle nie tout et assure qu'elle a parcouru toutes les ténèbres sans rien y voir.<sup>19</sup>

Ensuite, c'est le hibou. Il n'est sûr de rien. Il est «des yeux de la nuit». Il épie Dieu. Il ne le voit pas, mais il croit qu'il

13. *Ibid.*, p.45. – Comparez à *M.T.*, p.214.

14. *Ibid.*, p.47.

15. *Ibid.*, p.48. – Comparez à *M.T.*, p.45.

16. *Ibid.*, pp.51-52.

17. *Ibid.*, p.56.

18. *Ibid.*, p.59.

19. *Oeuvres complètes de Victor Hugo*, édition. Imprimerie Nationale, poésie, t. XI, *La fin de Satan, Dieu*, 1911, p. 386.

est là». <sup>20</sup>

Le corbeau représente le dualisme zoroastrien et soutient que deux principes opposés dirigent le monde, celui du mal et celui du bien. <sup>21</sup>

Le vautour est païen et ne voit pas d'inconvénient à ce qu'il existe des milliers de Dieu, étant donné qu'il en existe déjà deux. <sup>22</sup>

L'aigle, c'est le judaïsme. Il s'attaque aux autres et prouve qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui qui appartient au seul peuple juif. Il est rancunier et vindicatif et se met parfois fort en colère. <sup>23</sup>

Le griffon se dresse contre l'aigle, affirmant que Dieu n'est qu'amour et clémence. Il n'est point vengeur. C'est le dieu du christianisme. Celui-là non plus ne convainc pas le poète. <sup>24</sup>

Après le griffon, un ange apparaît et ajoute que Dieu est toute justice et bonté. Il est éternel. Il ne dort jamais, ne meurt jamais et n'est jamais jaloux. <sup>25</sup>

A ce moment-là, le point noir au-dessus de la tête du poète s'efface et l'être étrange (l'huissier de 'Aṭṭār) lui dit: Dieu n'a qu'un seul nom, c'est l'amour, et n'a qu'une seule face, c'est la lumière. Il demande aussi au poète s'il désire toujours voir l'Absolu, l'Être suprême, l'Être invisible. Bien sûr que oui! A ce mot, le ciel et la terre tremblent, une lumière éblouissante couvre tout, «l'être étrange» touche à nouveau du bout du doigt le front du poète, et il meurt, <sup>26</sup> «il s'anéantit dans le Tout pour rentrer dans l'éternité», comme dirait 'Aṭṭār:

L'huissier de la Grâce leur ouvrit la porte.  
Il leur montra des tableaux de toutes sortes.  
Un monde plongé dans la lumière apparut.

---

20. *Ibid.*, p.390.

21. *Ibid.*, p.410.

22. *Ibid.*, p.416-417.

23. *Ibid.*, pp.432-435.

24. *Ibid.*, p.507.

25. *Ibid.*, p.510.

26. *Ibid.*, p. 514.

Et la lumière des lumières couvrit tout.<sup>27</sup>

C'est le même chemin que parcourt Armand Renaud, poète parnassien de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui mit une trentaine d'années pour composer ses *Nuits persanes*, commencées en 1865 et achevées en 1896.<sup>28</sup> C'est un long recueil de poèmes dont le cadre, aussi bien que les dernières parties font penser surtout au *Langage des oiseaux* de 'Attār. Le livre s'ouvre sur un chapitre intitulé «Gul et Bulbul» et se poursuit suivant les différentes étapes de la vie du poète qui dans «la vallée de l'union» perd son aimée. Il s'engage alors, et se bat contre la Prusse. Mais après de terribles batailles, il réfléchit un instant: que sont devenus tant de grands conquérants du monde? Où sont les Alexandre, les Gengiz, les Tamerlan? Il était parti en guerre, espérant être tué ou oublier ses maux. Il s'aperçoit maintenant que le sang n'efface rien. Il a donc recours au vin. Cela aussi est inefficace. Il a des «ailes brisées» qui ne le mènent nulle part. Il aspire pourtant à s'envoler et raconte ainsi son voyage spirituel:

Ma coupe a la rondeur du ciel,  
Mon vin la lueur des étoiles.  
Mon ivresse arrache les voiles,  
Qui couvrent l'immatériel ...

J'écrase le soleil du poing.  
A mon souffle l'azur se crève.  
Tout serait vaincu par mon rêve  
Si je ne me réveillais point...<sup>29</sup>

C'est là la traduction presque littérale de ce beau poème de 'Attār:

دست در دامن جان خواهم زد  
پای بر فرق جهان خواهم زد  
اسب بر جسم و جهت خواهم تاخت

27. *Mantiq al-Ṭayr*, p. 212.

28. Voir *Luqmān*, *Annales des Presses Universitaires d'Iran*, VIII<sup>ème</sup> année, n. 2, pp. 9-22.

29. *Les nuits persanes*, 2<sup>ème</sup> éd., Paris, 1896, p. 167.

بانگ برکون و مکان خواهم زد

از دلم مشعله‌ای خواهم ساخت  
 نفس شعله فشان خواهم زد  
 چون مرا گشت عیان آنچه می‌پرس  
 لاف از عین عیان خواهم زد<sup>30</sup>

Tout cela, Renaud le fait en rêve. Après son réveil, il fouille son passé et comme il n'y trouve rien d'intéressant, il recourt à l'amour éternel, l'amour de Dieu.

Dans ce chapitre, qui porte le titre de «Mosquée», le poète est tributaire de Mowlavī et de 'Aṭṭār à la fois. Au premier, il emprunte des thèmes comme «la prière salutaire», «des anges trompés» et «sur les cimes» d'où il voit que la terre entière est la maison de Dieu.

Mais l'amour a d'autres étapes aussi. 'Aṭṭār en a tracé le trajet. Parmi les sept étapes décrites dans *Le langage des oiseaux*, les deux dernières sont «la vallée de stupeur» et «la vallée du néant». Le mystique, après avoir dépassé les cinq premières étapes, à savoir: *la quête, l'amour, la connaissance, le détachement et l'union*, est en proie au doute, à la perplexité. Qu'est-ce qu'il aime au fond? Est-ce qu'il est vraiment amoureux? Et amoureux de qui et de quoi? Y a-t-il un aimé en dehors de lui-même? Ou bien, tout n'est-il que chimère?

Si on lui demande: es-tu ivre ou non?

Existes-tu, ou crois-tu exister?

Es-tu à côté, apparent ou caché?

Il dira: Je n'en sais rien du tout,

Je ne sais même pas si je ne sais rien du tout.

Je suis amoureux, mais je ne sais pas de qui.

Je ne suis ni musulman, ni infidèle, que suis-je donc?<sup>31</sup>

Renaud est de même avis:

30. 'Aṭṭār, *Le Dīvān*, éd. T. Tafazzolī, Téhéran, 1341 (1962), p. 163.

31. 'Aṭṭār, *Mantiq al-Tayr*, «Vallée de perplexité».

Quel est le vrai, quel est le leurre?  
 Le vin me remplit.  
 Qui vaut le mieux? –La raison pleure–  
 La tête ou l'esprit ...<sup>32</sup>

Mais une étoile se reflète à nouveau dans la coupe du poète et le ciel l'emporte. Alors, grâce à l'amour et à la piété, il s'installe sur «le trône céleste» et peut enfin voir son aimée qui brise sa coupe et l'enivre du vin de son amour, tout en lui faisant signe de se taire, «le doigt sur les lèvres». Car «la vallée du néant», dernière étape du trajet, est une vallée d'oubli, de paralysie, de surdité et d'évanouissement:

عین وادی فراموشی بود  
 لنگی و کزری و بی هوشی بود

C'est la soumission totale à l'être aimé. C'est encore plus que cela: il s'agit de s'anéantir dans l'aimé, comme une goutte d'eau qui s'engloutit dans l'océan, ou une ombre qui s'efface par les rayons du soleil. Mais qui est au juste cet aimé? C'est l'océan immense de l'être, c'est «le grand Tout»:

هر دو عالم نقش آن دریاست بس  
 هر که گوید نیست، این سوداست بس  
 هر که در دریای کُل گم بوده شد  
 عاقبت گم بوده آسوده شد  
 دل در این دریای پر آسودگی  
 می نیابد هیچ جز گم بودگی<sup>33</sup>

Or, Armand Renaud n'était pas un poète de premier rang, et il est facile de suivre la trace de ses emprunts aux poètes persans. Il n'en est point ainsi lorsqu'il s'agit d'un grand poète tel que Louis Aragon. Pourtant, lui aussi a puisé dans *Le langage des oiseaux* certains thèmes de son *Fou d'Elsa*. Ce

32. *Les nuits persanes*, «Vacillement», p. 157.

33. *Mantiq al-Tayr*, p. 200-201.

«fou», ce «Madjnoun» n'est autre que le poète lui-même que les conquérants de Grenade persécutent, parce qu'il aime une femme que personne n'a vue et qui «habite un autre siècle», «à quatre cent cinquante années de distance». <sup>34</sup> Les gens de la rue lui jettent des cailloux, les maris qui sont infidèles à leurs femmes se moquent de lui, et les fanatiques l'excommunient. Mais tout lui est égal. Il ne pense qu'à son aimée à qui il dédie tout ce qu'il écrit, dont voici un exemple:

Tu es l'oiseau divin que l'on dit introuvable  
Et pour aller à toi que la mer est profonde  
Ceux du grand jour ne sauront jamais que ton nom . . .

Mais Aragon connaît non seulement le nom de cet «oiseau que l'on dit introuvable», il connaît leur «langage volant» aussi:

Je parle ici le langage des oiseaux  
Que l'on voit en voyage  
Tracer dans l'air des filets de ciseaux  
Pour tailler les nuages  
Leur vol y semble à traverser les cieux  
En découdre la jupe  
Vers la contrée inconnaissable aux yeux  
Conduits par une huppe  
Qui va clamant la Reine de Sabâ  
Sa beauté sa louange  
Jusqu'au pays au-delà de là-bas  
Où demeurent les anges . . .

Moi qui connais le langage volant  
Je dois porter où rien se situe  
La couleur de mon âme  
Je dois porter oiseaux plus haut que vous  
Dans vos millions d'ailes  
Jusqu'où s'étend la Cité du Non-où  
Miroir qui n'est que d'elle. <sup>35</sup>

La cité du Non-où, c'est «l'océan immense», «la vallée du Néant» de 'Attār, où s'anéantissent tous «des oiseaux d'amour» qui se sont envolés vers leur Aimé. Le miroir qu'Aragon doit porter jusqu'à la Cité du Non-où est également du poète per-

34. *Le fou d'Elsa*, Gallimard, Paris, 1963, p. 215.

35. *Ibid.*, pp. 84, 85, 86.- Comparez à *M. T.*, p. 214.

san qui, au moment où seuls trente oiseaux ont pu atteindre le sommet du mont «Qāf», fait dire à son porte-parole, «l'huissier de la Grâce», que Sa Majesté le Simorgh est l'éternel miroir où actes et paroles, tous, se reflètent:

بی زبان آمد از آن حضرت جواب  
 کاینه است آن حضرت چون آفتاب  
 هر که آید خویشتن بیند در او...  
 جان و تن هم جان و تن بیند در او  
 این همه وادی که از پس کرده آید  
 این همه مردی که هر کس کرده آید  
 جمله در افعال ما می رفته آید...  
 وادی ذات و صفت را رفته آید  
 پیش سیمرغ آن کسی اکسیر ساخت  
 کو زبان آن همه مرغان شناخت<sup>36</sup>

Pourtant, Aragon teint ce «miroir» d'un peu de philosophie moderne. Il croit que le miroir est «du temps», non pas de «d'étendue». Que se passera-t-il alors? L'amour ne durera pas. Il sera éphémère, comme la vie elle-même. C'est pourquoi «Madjnoun» a parfois envie de démonter «l'horloge-temps» et de la remonter d'une autre manière. C'est aussi pourquoi l'homme et le temps sont deux vieux ennemis qui essayent de s'écraser mutuellement. Ainsi les Arabes du Sahara depuis bien longtemps, les gens de Grenade, à l'époque de Madjnoun, et les gens des siècles à venir, tous, ont aimé Elsa-'Azza<sup>37</sup> - 'Ozzā-Leyla<sup>38</sup> qu'ils ont différemment nommée.

Les gens de l'époque de Madjnoun qui ne comprenaient rien de tout cela, se disaient, entre eux, «il est devenu vieux, il doit mourir». Madjnoun, point gêné par leur jugement, se mettait à danser tout en chantant ses poèmes à la persane:

Le miroir ...

36. *Mantiq al-Taur*, p. 214.

37. 'Azza fut l'aimée de Kuṭayyir, poète arabe du premier siècle de l'Hégire.

38. Idole adorée par les Arabes à l'époque antéislamique.

Est de tous les oiseaux le plus meurtrier  
 Dans le monde miroir ce qui est à droite est à gauche et tu  
 t'éloignes du miroir comme un baiser qui se rompt  
 Dans le monde miroir tout est double à la fois et rien n'est soli-  
 taire  
 Dans le monde miroir il n'est amour que d'un seul et fausse en lui  
 toute réciprocité d'apparence  
 Dans le monde miroir tout entre excepté le miroir  
 Si tu es le miroir d'une femme elle ne te voit pas  
 Si tu es le miroir de toi-même il n'y a porte que de toi sur le monde  
 Si tu es le miroir d'un miroir de quoi parlez-vous ensemble  
 Mais si le miroir est du temps au lieu de l'étendue  
 Que se passera-t-il à son foyer<sup>39</sup>

Aragon, en suivant 'Aṭṭār, était un poète pris entre l'attrait des idées du temps moderne et celui du vol vers le *Simorgh*, vers les sommets les plus hauts du monde.

مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی

---

39. *Le fou d'Elsa*, pp. 200-201.